

**André Ulmann, «La condition d'André Malraux», *Gavroche*, 29 novembre 1945, p. 1 et 4.**

---

### **La condition d'André Malraux**

Quel temps étrange que celui où un écrivain, après avoir cessé de publier en France pendant plusieurs années, laisse ou fait parler de lui parce qu'il devient ministre ! Comment ne serait-on pas tenté, après cela, de prendre position par rapport à André Malraux politique, plutôt que par rapport à André Malraux écrivain ? Ecartons – essayons à tout le moins d'écarter – cette tentation, à quoi lui-même nous provoque. Mais cette ambiguïté est dans toute son œuvre et il faut savoir, par avance, que nous en aurons une vue fort incomplète en nous défendant sans cesse du désir de polémiquer ou d'analyser ses positions politiques.

Ce regret laisse entendre assez que je ne suis pas d'accord sur le fond avec lui. Et je tenterai de ne plus me placer de ce point de vue. Mais il fallait loyalement prévenir de ce qui pourra donner une couleur à mon jugement, si objectif qu'il se veuille; car je ne suis pas de ceux qui écrivent comme s'il s'agissait d'excuser (et même de justifier) André Malraux : *Quelques grandes phrases du Malraux de la bonne époque, à travers les confusions qu'il n'a pas résolues, ont plus fait de communistes que le Malraux d'aujourd'hui n'en peut défaire.*

Si *Gavroche* m'a demandé de parler à ses lecteurs d'André Malraux, c'est parce qu'on imaginait, je pense, que je le connaissais un peu. Mais dans la perspective où nous voulons le placer, il ne sert de rien de le «connaître un peu»; mieux, je ne le connais pas plus que n'importe lequel de ses lecteurs, je ne veux rien connaître de plus.

J'ai relu, il n'y a pas si longtemps – partie en captivité, avant 1943, partie depuis mon retour – à peu près toute l'œuvre de Malraux; oui, même *La Tentation de*

*l'Occident*, qui est son premier livre, et *Le Royaume Farfelu*, qui est épuisé et n'est plus guère connu que pour avoir donné naissance à une expression qui fit fortune aux Deux-Magots – quartier général d'une certaine littérature, avant que le Flore ne devint celui de sa suivante immédiate, qui en découle.

Certes, et c'est peut-être un compliment, il n'y a guère chez Malraux de nouveauté technique, au sens où les critiques d'aujourd'hui feignent de ne plus remarquer que cet aspect de la question chez les romanciers d'aujourd'hui. Malraux, comme tout le monde (depuis lors), avait lu Faulkner, dont il avait présenté un roman au public français. Il avait même entouré cette rencontre de commentaires tactiques sur les rapports de la tragédie grecque et du roman policier. Mais, plus habile ou plus heureux que ceux qui le suivirent, il a su ne pas trop se souvenir de la technique de ce qu'il avait lu, ni de ce qu'il avait lui-même affirmé avec tant de passion.

Si l'on met à part *L'Espoir* – qui doit plus aux formes du reportage qu'à l'exemple des romanciers américains – les romans de Malraux ne se ressentent guère de ses recherches esthétiques ou de la forme de ses lectures.

Ce n'est point par hasard qu'il traitait, dans un volume de la *Littérature française*, publié avant-guerre à la N.R.F., d'une des formes les plus classiques du roman français : lui-même est, quant à la forme, un classique. Je ne lui en ferai pas reproche.

Mais s'il se souvient de ses lectures, c'est bien plutôt quant au fond même; à vrai dire, je ne connais pas d'œuvre qui tourne plus délibérément le dos au réalisme que celle de Malraux. Même le *Grand Meaulnes* n'atteint pas à pareil irréalisme : en tout cas, Alain Fournier ne trompe personne, il ne prend pas les apparences du roman réaliste, alors que cette ambition – volontaire ou non – est constante chez Malraux.

J'entends bien que cette affirmation – qui va tellement contre l'opinion – mérite quelques explications, un développement.

Pour qui a lu *Destin allemand*, de Karl Edschmitt, et *Le Temps du mépris*, une parenté n'est pas douteuse, dont on discerne mal en première analyse les caractères, mais qui ne peut faire de doute. C'est que Malraux n'a pas emprunté au livre allemand

tel élément précis, mais une atmosphère et la peinture morale des Allemands qu'à son tour il met en scène. Il reconstruit cette atmosphère avec une horrible passion. Sans doute est-ce une œuvre d'art, sans doute fait-elle penser à des pages d'Achim von Arnim ou des romantiques allemands transposés dans un monde qui a les attributs et les objets de celui où nous vivons. Mais qui traduit seulement le monde intérieur de Malraux, où se recomposent les inquiétudes, les lectures, les objets, les volontés, les idées non pas de l'«homme» (qu'est-ce que c'est chez lui ?), mais d'un homme : André Malraux.

La clef, la grille sur la piste de quoi nous met cette rencontre, elle s'applique à tous ses romans.

Certes, Flaubert, auquel on demandait quel avait été le modèle de Mme Bovary, répondait :

— *Mme Bovary, c'est moi !*

Boutade chez Flaubert, ce n'en serait pas une chez Malraux. Seulement, c'est une plaisanterie qu'il se garde bien de faire – il se garde trop bien.

Pour qui connaît ceux qui lui ont servi de «modèles», non seulement aux personnages, mais jusqu'aux dialogues de *L'Espoir*, il discerne à quel point Malraux transforme tout ce qu'il rapporte pour exposer – pour imposer – ce qu'il pense, ce qu'il imagine, ce qu'il voudrait que fût la révolution espagnole, le point de vue des catholiques, le pilotage des avions ou son propre rôle dans le jeu.

Les thèmes auxquels il tient le plus, il les met dans la bouche des autres, pour leur donner un crédit objectif. Quand Alvéar dit par exemple : *L'homme n'engage jamais dans une action qu'une part limitée de lui-même; et plus l'action se prétend totale, plus la part engagée est petite*. Ou quand il répond à Scali : *Le seul espoir qu'ait la nouvelle Espagne de garder en elle ce pourquoi vous combattez, vous, Jaime, et beaucoup d'autres, c'est que soit maintenu ce que j'ai, des années, enseigné de mon mieux...*(du ton dont il eût dit : «Hélas !»)... *la qualité de l'homme*.

Ces deux citations, du reste ne sont point faites au hasard. C'est parce que nous y voyons deux des thèmes – j'allais écrire : de propagande – qui reviennent sans cesse chez Malraux.

Nous pourrions, certes, multiplier les exemples.

Noter encore comme on l'a déjà fait, je crois, que tout le personnage de Tchen, dans *La Condition humaine*, exprime essentiellement l'angoisse de Malraux devant la solitude, devant l'impossibilité de s'unir – et surtout, comme un terrible symbole, Tchen déchiqueté, enfermé dans sa souffrance :

*Tchen voulut demander si Chang-Kai-Chek était mort, mais il voulait cela dans un autre monde; dans ce monde-ci, cette mort même lui était indifférente.*

On a prétendu que Malraux avait «vécu» la révolution chinoise dans une chambre d'hôtel, tapant à la machine les rapports de Borodine. (Peu importe l'anecdote, puisque Malraux est toujours entre les quatre murs qui le séparent du monde réel.) Mais on en profite pour s'émerveiller de ce que cette révolution soit si vivante (on veut dire : si diverse d'apparences) dans ses livres.

Comme certains s'émerveillent que M. Jules Romains ait décrit si minutieusement la bataille de Verdun – surtout vue de l'état-major – lui qui ne fit aucune guerre.

Le secret est pourtant bien différent chez Malraux : ce n'est point sur des fiches que repose son secret, c'est dans son monde intérieur. Lui seul existe, qui se plaque sur tout ce qu'il voit. Et ce qu'il voit ou croit voir ne lui est que prétextes et excitants. Pourquoi donc nous ne lui ferons pas l'injustice de le comparer à M. Jules Romains sur ce point.

Malraux ne décrit pas : il exprime un certain état de tension interne dont il tente de retrouver les traces sur son histoire d'autant plus docile qu'il la transforme à son gré. Et c'est pourquoi aussi il a tant besoin de l'exotisme : ici non plus il ne s'agit pas de hasard.

J'espérais ne pas faire appel à l'anecdote : une seule cependant pourrait éclairer justement ce que je voudrais faire comprendre. C'était en 1935, un soir, après une séance du congrès international des écrivains. Dans un café, Malraux rencontra des musiciens russes auxquels il parla longuement de la philosophie allemande contemporaine (les parents, les oncles et les grands-oncles de l'existentialisme). Puis, dans un autre café, Malraux se trouva avec des philosophes : il les émerveilla d'un exposé sur la musique soviétique...

Précisément, cet exotisme – ce dépaysement voulu – ajoute à l'illusion du réalisme sur laquelle Malraux a, plus ou moins volontairement, joué toute sa vie.

Dans son roman paru seulement en Suisse (*Les Noyers de l'Altenburg*), où l'on pouvait se demander comment il obtiendrait l'exotisme qui, si nous avons raison, lui est indispensable, il tire un effet de dépaysement (donc d'un «possible réalisme» sur lequel la plupart des lecteurs n'ont guère de contrôle) de l'atmosphère des camps de prisonniers où il passa juste le temps d'y trouver cette ressource. (Non, ce n'est pas moi qui lui reprocherais d'y avoir passé si peu de temps ! La question n'est pas là, mais de l'usage littéraire qu'il en fait.) Cette fois l'épreuve est à mes yeux, décisive.

Sans doute, je ne peux tracer ici qu'une trop rapide esquisse de la place très particulière qu'il convient de faire à l'œuvre de Malraux, et des caractères de cette œuvre : mais j'ai cru qu'il était bon d'en tracer au moins les lignes principales dont la critique ne dit rien, parce qu'elle a pris avec Malraux certaines habitudes dont elle ne sait plus se départir.

Cette œuvre n'est pas une peinture des hommes, malgré ce que Malraux tente, par tous les moyens, de nous faire croire : c'est une construction de l'homme tel qu'il voudrait qu'on l'imaginât. Les rapports sociaux, l'injustice, le cadre économique ne sont pour lui que prétextes à poser la question Malraux (ne voyaient donc pas si faussement ceux qui associaient le fait Malraux et le fait Montherlant), qu'il appelle la question de l'homme ou encore de la qualité de l'homme.

C'est un droit du romancier de poser ainsi les problèmes ? Oui, mais non sans avertir en quelque manière; et surtout pas en tentant de maintenir à tout prix l'équivoque du réalisme.

Nous n'en sommes donc qu'aux prolégomènes.

Il conviendrait à présent de discuter du contenu réel (et non pas réaliste, encore une fois) de son œuvre; mais c'est là, toute la faute lui en revient, s'engager dans une discussion politique en même temps que sur les dimensions mêmes de l'homme. J'ai promis de ne pas m'y laisser entraîner.

Pourtant, je dois dire encore que peu me chaut à présent que, par l'instrument de ses romans, M. Malraux ait «fait des adhérents» à tel ou tel parti, à telle conception philosophique, puisque leur adhésion reposait – repose encore – sur l'équivoque et l'ambiguïté que nous avons discernées.

N'est-ce pas souligner aussi toute l'importance – et, pour moi, le danger de Malraux ? Voilà sans doute une curieuse salutation, une singulière introduction à sa vie officielle. Tant pis. J'aurais perdu, s'il l'avait fallu, depuis cinq ans, l'habitude de ne pas dire tout ce que je pense.